

# Homeland: Irak année zéro, prix La Croix du documentaire 2016

PAR THÉRÈSE-MARIE DEFFONTAINES, JOURNALISTE

Avec *Homeland: Irak année zéro*, fresque intimiste et tombeau à la mémoire d'un peuple broyé, Abbas Fahdel a voulu donner un visage aux 25 millions d'Irakiens absents de la scène médiatique.



photo Nour Films

En plein décalage horaire – il vient juste d'arriver des États-Unis où il est allé accompagner la sortie de son film –, le cinéaste franco-irakien est visiblement touché par cette récompense, la première dans son pays d'adoption, après une quinzaine d'autres à travers le monde. « Vous allez vivre 5 h 30 avec ma famille, 5 h 30 de vie quotidienne des Irakiens. Ce que ne montrent pas les journalistes », annonce-t-il avant la projection le soir de la remise du prix. Abbas Fahdel n'a pas un mot pour les querelles d'experts qui ont précédé le déclenchement de la guerre d'Irak. Treize ans après le conflit, il préfère rappeler ce qui l'a conduit à se lancer dans une entreprise dont personne ne pouvait prévoir l'issue ni la durée: la nécessité impérieuse de montrer comment les Irakiens ont vécu l'opération américaine dont nous n'avons eu que des récits *embedded*.

Dans les mois précédant la « Seconde Guerre du Golfe », les JT reviennent en boucle sur Saddam Hussein, ses armes de destruction massive et le concept de guerre préventive avancé par l'adminis-

tration Bush. La population est absente de cette représentation de l'Irak comme champ de bataille. Le réalisateur se fixe alors un objectif: « donner un visage à ces 25 millions d'Irakiens invisibles » qu'il ne reconnaît pas dans les médias occidentaux et le discours du choc des civilisations. En février 2002, il part rejoindre ses proches avec une caméra légère. Pour vivre la guerre annoncée et la filmer de l'intérieur d'une famille, la sienne, la seule avec qui il est possible de prendre un tel risque. « L'Irak de Saddam, c'est la Corée du Nord aujourd'hui. Exprimer la moindre critique, c'est se mettre en danger de mort, soi et sa famille ».

Abbas Fahdel ne verra pas le déclenchement de l'opération « Liberté irakienne » le 20 mars 2003. Il a quitté le pays quatre jours auparavant pour mettre ses images à l'abri à Paris. Quelques semaines plus tard, le temps de revenir en empruntant la « route de la mort » via la Jordanie et le désert, il est de nouveau à pied d'œuvre et reprend le tournage interrompu. L'armée irakienne est défaite, Bagdad est tombée, l'occupation fait

suite à l'invasion. Après avoir filmé avec amour sa famille se préparant à l'agression imminente, le cinéaste va se faire le témoin de l'après-guerre.

Né d'un projet que son auteur a porté seul, *Homeland: Irak année zéro* est un film hors normes. Par le temps de gestation: près d'un an et demi de tournage, entre février 2002 et juillet 2003; 120 heures de rushes restés en sommeil pendant dix ans, puis un an et demi de montage. Par la durée: deux épisodes, *Avant la chute* (2 h 40) et *Après la défaite* (2 h 54), à voir dans la foulée, le sens et la portée de chacun se renforçant à la lumière de l'autre. Et par le parti pris radical dans l'approche du sujet et l'écriture: un *home-movie* pour raconter un moment historique. La vie quotidienne dans l'intimité familiale comme mode d'appréhension et de mise en lumière d'une réalité bien plus large et éminemment politique: l'Irak sous la dictature de Saddam Hussein, puis le chaos résultant de la désastreuse intervention américaine.

De retour dans sa famille quinze ans après l'avoir quittée pour aller étudier le cinéma en France, Abbas Fahdel fait un casting parmi ses nombreux frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, neveux et nièces. Écartant d'office ceux qui ont un rapport compliqué à l'image, il choisit une série de personnages – un beau-frère qui travaille à la radio, une nièce étudiante, Haïdar, un neveu né pendant son absence... – qui vont faire office de passeurs entre les spectateurs et sa famille, et, au-delà, le peuple irakien. Le but n'est pas de raconter un événement historique, mais de faire vivre des personnages et de montrer comment ils traversent une situation exceptionnelle.

*Avant la chute* s'ouvre sur le réveil de la maisonnée: les corps qui s'extraient du sommeil, la préparation du thé, le petit-déjeuner partagé par la famille assemblée autour du poêle, et Saddam Hussein qui parade à la télévision... Le premier épisode est presque entièrement tourné en intérieur: femmes en cuisine, discussions dans le salon au retour de l'école ou du travail, jeux d'enfants dans la cour ou sur le toit en terrasse, longues séances télé contaminées par la propagande, travaux et loisirs interrompus par les coupures récurrentes

d'eau et d'électricité. On creuse un puits dans le jardin, on amasse provisions et médicaments. Un incendie meurtrier endeuille une famille de voisins qui ont entreposé du carburant. Dans la rue, les garçons jouent à la guerre.

Les conflits précédents sont présents dans tous les esprits, y compris chez les enfants. À douze ans, Haïdar est porteur d'une mémoire des guerres antérieures à sa naissance acquise par imprégnation, mais il veut se forger son propre point de vue sur la déflagration à venir. Le petit garçon curieux de tout utilise la présence de l'oncle inconnu pour se soustraire au cocon familial. Il s'attribue un rôle de guide et ne se prive pas d'interpeller ou contredire les adultes. Sous le regard du cinéaste qui s'est attaché à lui, Haïdar s'empare du film et s'impose comme l'un des personnages centraux...

Abbas Fahdel filme le quotidien, les petites scènes sans importance qui disent la vie – il a découvert Ozu juste avant de partir. Dès qu'il peut le faire sans mettre personne en danger, il filme tout, partout, tout le temps. De la vie de tous les jours dans la maison familiale aux échanges avec les voisins de l'une de ses sœurs, paysans et pêcheurs de la région de Hit, en passant par les artisans du souk qu'il saisit en gros plans pour montrer la diversité des visages et des types humains. Il filme avec le sentiment tragique que sa caméra enregistre la fin d'un monde qui va disparaître.

Dans le deuxième épisode, le dictateur est déchu. On peut sortir dans la rue avec une caméra, le périmètre de tournage s'élargit. La parole se libère, on ose s'exprimer en public. On raconte le présent – l'occupation américaine. On parle aussi du passé – les arrestations, la torture, les exécutions, tout ce qu'on a subi sous Saddam. Conduit par son beau-frère devenu chômeur – la radio qui l'employait a fermé –, le cinéaste circule d'un quartier à l'autre pour enregistrer les récits. Il filme les traces laissées par les affrontements et le nouveau paysage social et culturel. Nombre de ministères, d'administrations et de services publics sont paralysés, soit que les bâtiments aient été détruits par les bombardements lors de l'invasion, soit qu'ils aient été saccagés et incendiés par les pillards. Désespéré, le comédien

et metteur en scène Sami Kaftan guide son ami Abbas dans les locaux dévastés du Centre du cinéma pour lui faire voir ce qui reste de la mémoire audiovisuelle du pays – quelques bobines disparates, rien en fait.

*Après la bataille* révèle la perplexité puis la haine du peuple irakien face à un occupant qui l'a débarrassé de Saddam mais qui s'avère incapable d'améliorer ses conditions de vie. « Venus pour renverser le dictateur, les Américains n'avaient rien prévu pour la suite, affirme Abbas Fahdel. En arrivant, ils ont posé le confessionnalisme. Pourtant le Baas est un parti laïc et la société irakienne est multiculturelle. Mon père est sunnite, ma mère chiite, et ça ne fait pas de différence. Je l'ignorais quand je suis parti, c'est en France qu'on m'a posé la question. Les occupants ont commis une autre erreur en renvoyant l'armée dans ses foyers, privant de salaire un million d'hommes chargés de famille dans un pays en proie au chômage après douze ans d'embargo. Ces fautes graves, dues à une profonde méconnaissance de la réalité irakienne, ont ouvert la voie par où viendra Daesch. »

La population s'appauvrit. En retour, la violence et l'insécurité se développent. Barrages, braquages, pillages, enlèvements, assassinats se multiplient. Un soir, dans la voiture, Haïdar est touché par une balle perdue. Sa mort brutale anéantit le réalisateur et sa famille et signe l'arrêt du tournage.

Pendant longtemps, la douleur est telle qu'Abbas Fahdel ne supporte pas l'idée de visionner ses rushes. Dix ans après la guerre, il se force à regarder ses images. Comprenant qu'il y a là matière à construire une fresque – un tombeau – en hommage à Haïdar, il commence le montage. Il lui faudra deux ans pour achever *Homeland*, portrait extraordinairement vivant d'une population énergique, solidaire et joyeuse. Les Irakiens réclament du travail et des logements décentes, ils veulent éduquer leurs enfants et rêvent de liberté – comme ici, comme partout...

Aujourd'hui les adolescents du film sont des jeunes gens qui manifestent tous les vendredis à Bagdad en criant ce slogan: « Ni chiite, ni sunnite, on veut un État laïc! » ✪